

## **9 jours en août (journal)**

Paru dans *Le corps en toutes lettres*,  
Editions DaTeBe, 2002

*8 août. Athènes.*

Georges propose de nous ramener à Kalithéa. Je me cale, le buste à l'extérieur de la décapotable. Je n'entends plus ce qu'ils disent dans la voiture.

Georges roule bien trop vite. Comme tout le monde ici.

Il est quatre heures du matin. Je ferme les yeux. Je sens l'odeur des pins. Ils me rappellent Beauvallon. Je pense à Potoski. Je ne suis plus que ça, à mon tour, un torse étranglé par l'air et les odeurs d'Athènes.

Comme une idée de l'adolescence.

Je rouvre les yeux.

J'aime ne retrouver qu'une « idée de l'adolescence ». Je n'ai pas aimé être adolescent. Même en comptant les quelques grâces fugitives qui m'ont été données de vivre.

Je regarde défiler les immeubles en béton beige et vert de Kalithéa. Les stores décolorés qui pendent à tous les balcons. Cette curieuse beauté dont Théo et Cédric disent qu'elle leur rappelle Bérouth.

*9 août. Athènes.*

Jérôme me réveille à midi.

J'enfile un jean et je monte sur le toit de la maison. Je m'assois au soleil et j'attends que mon visage chauffe.

Dans l'appartement d'en face : toujours ce petit vieux, un casque sur les oreilles.

Le lézard brûle.

Mon regard se perd dans l'orgie d'antennes qui coiffe Athènes. Je repense à ce que m'a raconté Théo, cette nuit, de Ramallah. L'occupation d'avril. Et quand on en vient, dit-elle, à envisager ce que ça doit faire d'avoir le ventre criblé de balles. Théo me dit qu'elle est maintenant capable de se tenir sûre d'elle devant un char israélien. *A contrario*, son corps tremble lorsqu'un engin approche et qu'elle ne le voit pas. Plus tard, elle me dit qu'elle ne pourrait plus vivre dans un pays qui n'est pas en guerre. Déjà, le vide la gagne depuis qu'elle est rentrée à Athènes.

Je pense à Bernard. À son corps terrassé lorsqu'il est retourné à Beyrouth. Les fantômes qui, à chaque coin de rue, le plantaient à terre. Et le lien indéfectible, dangereux, beau et irrecevable qu'il s'est découvert avec cette ville, et qu'il a osé écrire dans son livre. Beyrouth, ma mère, dit-il.

Je pense à notre rencontre. « En pleine guerre ». La sienne, celle qu'il a vécue, qu'il a rapportée de là-bas et qui se joue éternellement dans son corps. Et la mienne, celle que je n'ai pas vécue, seulement le temps de mon premier livre et de mille cauchemars depuis.

Théo me ressert un porto. Nous écoutons dans la chaleur tombante la colonie d'oiseaux qui a investi le ficus géant près de la terrasse.

*10 août. Akrata.*

Après avoir rejoint Corinthe et longé la côté du Péloponnèse, nous nous baignons à Akrata.

Je m'éloigne du bord et retire mon maillot que j'agrippe à mon épaule.

Je fais la planche.

*11 août. Menidi.*

Théo, Jérôme et Cédric dorment. Je marche, assez ivre, sur le front de mer. Je croise les terrasses des tavernes où traînent encore quelques clients.

L'un des mille chiens errants de ce pays commence à me suivre. Je m'arrête, m'accroupis et lui adresse quelques mots.

Je repars. Me retourne. Il a déjà disparu.

Je suis vacant. Rien, du blanc en moi.

Deux ans que j'attendais ça. Deux ans de travail acharné. Et maintenant : du blanc.

L'ivresse a un autre goût.

*12 août. Monodredi.*

C'est un petit village perdu dans les montagnes du Nord. Il est minuit. J'éteins la lumière et vais jusqu'à la fenêtre ouverte. Le silence absolu me fait penser au Luberon d'Alix. Lorsque nous nous installons en haut du grand escalier de l'Avocate. Devant nous, quelques lumières dans la vallée. Les pierres encore chaudes de la maison. Et pas un bruit. Le monde pourrait avoir disparu. Il a disparu.

J'ai besoin d'entendre la voix d'Alix. J'allume ce portable que je m'étais promis de laisser éteint.

J'entends sa voix.

Intacte.

*14 août. Sur la route d'Oussios Loukas.*

Un jeune type nous arrête. Il parle un français presque parfait. Il nous demande si nous pouvons déposer le vieux qu'il a recueilli dans sa jeep au village suivant. Le pépé se traîne jusqu'à la voiture. Le jeune grec lui explique que nous ne parlons pas sa langue, il n'aura qu'à lever la main lorsqu'il sera arrivé.

Je lui laisse ma place à l'avant. Le vieux est édenté, il doit avoir quatre-vingt-dix ans. Il est recroquevillé sur lui-même et porte, dans sa main toute foutue, un petit sac plastique où je

crois distinguer une cannette vide. Il se laisse porter dans une confiance paisible et belle. Au bout d'un moment, il tente de parler à Jérôme, comme si la notion de langue étrangère lui était précisément étrangère.

Sur la place de Domistos, il lève la main. Il attend. Je comprends que je dois aller lui ouvrir. Adio, dit-il la tête penchée et il disparaît sur la terrasse du café voisin.

*15 août. Sur la route de Thèbes.*

Il y a les corps d'Étéocle et Polynice.

Il y a les cheveux froids et cassants d'Antigone sous la terre.

Moi, vivant, plus que jamais vivant.

Je demande à Jérôme et Cédric si nous pouvons nous arrêter à Thèbes. C'est important pour moi. Idiètement.

Évidemment, Théo avait raison.

Ville fantôme. Rien, rien. 15 août oblige. Je fais résonner dans l'autoradio la musique de *Paris, Texas* et nous rions de l'adéquation entre ce décor et les accords de guitare.

Nous marchons. Rien, toujours rien. Jérôme me désigne un jardin d'enfant déglingué : *Fontaine d'Œdipe*. Nous sourions, déçus mais amusés par les trois pierres chétives qui font ici office de site.

*16 août. Sur le ferry en partance pour Parros.*

Les gens sont allongés, pour la plupart, sur les bancs. Une salle d'endormis. Je pense à Éric. Son visage déformé dans *La Chambre des officiers*. L'hôpital et l'alignement des lits.

Sous les visions paisibles apparaît l'évidence des morts.

*17 août. En scooter sur l'île.*

Roche sèche et brune. Le vent qui s'engouffre, les déflagrations dans mes oreilles.

Et le vent. Encore.

*18 août.*

La voix de Bernard sur mon répondeur. Abattu. Brusquement, je voudrais rentrer à Paris. Lui parler. Et qu'il me parle.

Toute la journée : je n'aime pas être loin.

Parce qu'il se peut toujours que je ne retrouve pas mon abri tout à fait comme je l'ai laissé. Je veux parler des gens. Et de la disparition progressive des corps. J'ai peur. Cédric me calme.

Je plonge dans l'eau. J'ouvre les yeux et le sel pique.

Me suis-je refait suffisamment de forces pour revenir à Paris ? Reparti pour deux ans ? Je pense à tout ce que j'ai laissé là-bas. Et la rentrée de septembre.

Je suis nu dans l'eau.

Juste ça.

Je nage.

Et après, on verra bien.